

Pourquoi penser au refoulement fait mal à la tête

Partons d'un paradoxe.

D'un côté, l'idée de refoulement est relativement intuitive. Il est facile d'en trouver bien avant Freud des usages littéraires pour caractériser certains mouvements de la vie psychique (chez les romantiques), du registre du « n'en rien vouloir savoir », de l'oubli actif, et autres choses du même genre, toujours en lien aux émotions et aux désirs. Soit dit en passant, c'est aussi la raison pour laquelle on peut être sceptique devant l'idée que c'est la psychanalyse qui aurait mis ce terme en circulation, et appris aux gens à identifier en termes freudiens les épisodes mentaux auxquels je viens de faire allusion. Non seulement il n'en est rien, mais on pourrait adopter l'attitude exactement inverse : juger que la psychanalyse se greffe sur cette expérience banale, tout à fait exprimable en langage ordinaire, en précisant les conditions, les formes, le contenu, les conséquences, etc. Bref, sa force expressive, la conviction qu'elle emporte dans la description concrète des vicissitudes de la vie affective, elle la tire de toute cette famille de métaphores qui, depuis les larmes qu'on « refoule », traitent les contenus psychiques comme des fluides à l'écoulement empêché ou facilité. Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, conjecturer que le dernier Freud, avec la réhabilitation de la première théorie de la « défense » – et la notion corrélative de « clivage » (*splitting*) –, entérine un retour aux conditions de base de l'expérience et à l'intuition pratique qui la soutenait ? Le sujet « se défend » contre des désirs indésirables, et une modalité centrale de cette défense, c'est le refoulement de la motion libidinale perturbante par le moi.

D'un autre côté, la théorie du refoulement se complexifie chez Freud jusqu'à atteindre un degré de sophistication décourageant. Or, plus on l'examine, plus les contradictions, ou du moins les rectifications progressives et souvent radicales y sont éclatantes. Mais là n'est pas le problème le plus grave. Il réside plutôt en ceci qu'on ne sait plus trop si cette complexité ultime est due à la gestion de plus en plus raffinée des paradoxes conceptuels de la notion elle-même, à la prise en compte d'un matériel clinique plus riche à mesure que la psychanalyse se développe, ou à une combinaison mal élucidée des deux facteurs. Et si l'on disposait d'une histoire de la psychanalyse un peu plus utile à la psychanalyse que l'histoire de la peinture de nus en Occident aux dermatologues, on réunirait les récits de cure des années décisives (par exemple, le tournant de « l'analyse des résistances » vers 1917-1918), en les confrontant aux prétentions de Freud à opérer des avancées sur la doctrine du refoulement. On devrait d'ailleurs multiplier les sondages du même genre à d'autres époques et chez d'autres auteurs. Sinon, comment démêlera-t-on les fils ?

Toujours est-il que le contraste subsiste entre un lien profond de la notion de refoulement à des vécus exprimables en langage courant (c'est également vrai en allemand, où *Verdrängung* n'est absolument pas un terme technique, encore qu'il y ait cette petite nuance qu'un navire dont l'étrave « fend » l'eau la *verdrängt*, le français « refoulement » n'évoquant pas cette dimension de repousser une masse des deux côtés en la coupant), autrement dit des expériences auxquelles les gens soient sensibles, d'un côté, et, de l'autre, la technicité quasi neurologique que va très tôt revêtir le terme sous la plume de Freud, à mesure qu'augmentent vertigineusement ses spécifications. Il en ressort ainsi que la « levée du refoulement », cette version spécifiquement psychanalytique de la guérison des symptômes, est quelque chose qu'on peut éprouver, et sur quoi on peut (se) tenir, semble-t-il, un discours pertinent. Pourtant, lorsqu'on entre dans le détail de la machinerie théorique sous-jacente, le même refoulement et, par conséquent, sa levée, ont l'air de processus mystérieux intrinsèquement impénétrables à la conscience, et fort mal pris en charge par le langage ordinaire.

En effet, le refoulement freudien s'écarte du sens ordinaire du mot sur au moins deux points.

Le premier, c'est qu'il n'est vraiment intelligible que sur la base de *la séparabilité de l'affect et de la représentation*. Disons même que l'affect et la représentation puissent chacun partir de leur côté et suivre un destin différent, cela exige un certain nombre d'hypothèses objectivistes, d'inspiration neurologique, parce que cette séparabilité est inaccessible à la réflexion consciente. Tant qu'on ne se forge pas des hypothèses objectives de ce genre (risquées et coûteuses), on ne peut pas comprendre, soutient Freud, comment le contenu d'une phobie ou d'une obsession peut renvoyer à tout autre chose que ce que se

représente actuellement le malade – et entretenir avec ce premier objet un rapport « symbolique », médié par exemple par des ressemblances verbales, tandis que la qualité angoissante de l'affect, attaché au premier contenu, s'est déplacée mystérieusement sur le second. Ces glissements sont banals dans le rêve, où ils n'ont cependant pas toujours de caractère pathologique (*i.e.* valeur d'angoisse) : pas plus tard que cette nuit, celle qui était pourtant indubitablement la cousine Armance se baladait ainsi avec une érection formidable et les moustaches farouches de l'oncle Théodule, sans s'en formaliser plus que ça. Or, quelle que soit la délicatesse introspective dont on fasse preuve, on peut certes concevoir qu'on refoule une pensée indésirable (au sens de « ne rien vouloir en savoir »), mais pas du tout que ce rejet moral aboutisse à ce que ce que je me représentais d'indésirable me laisse désormais impavide, tandis que l'angoisse que suscitait en moi cette représentation se déplace sur tout autre chose, dont le surinvestissement soudain m'est incompréhensible. Or, le refoulement freudien, sans cette disjonction-là, n'est pas grand-chose de plus qu'un enrichissement de la grammaire morale du « n'en rien vouloir savoir ». Pareille disjonction échappe donc à la réflexivité psychologique. Elle s'impose objectivement à la vie de la conscience, et le moi est pris ici dans un champ de forces qui le déborde de tous côtés.

Toujours pour faire fond sur le consensus des exégètes, on doit ensuite rappeler la seconde caractéristique strictement freudienne du refoulement. C'est qu'à la différence du sens ordinaire du mot, où l'on refoule, même adulte, n'importe quelle idée déplaisante, pour Freud, les refoulements *stricto sensu* ont lieu *dans l'enfance*, et portent électivement sur des contenus *sexuels*. Si bien que ce que nous appelons habituellement « refouler » des pensées déplaisantes à l'âge adulte n'a de sens psychanalytique que si ces refoulements tardifs sont des rééditions de ceux de l'enfance, et que les pensées déplaisantes sur lesquelles ils s'exercent communiquent symboliquement avec des contenus sexuels. Freud présente d'ailleurs cette seconde caractéristique, tout comme la précédente, comme le résultat d'une enquête empirique objective sur les causes non-conscientes (et inconscientisables) des vécus conscients.

La tension qui se dessine est donc claire. Refouler des désirs indésirables est un « mécanisme » qu'on n'a pas attendu la psychanalyse pour découvrir, mais que toute description psychologique suffisamment dialectique est parfaitement capable de pointer – dans la littérature, la philosophie morale (songez à Nietzsche), comme dans le sens commun éclairé. Redevenir capable de se figurer et de ressentir ces désirs « refoulés », éventuellement transformés (symboliquement), pour la même raison, fait partie des capacités et des puissances d'une vie libre, une fois encore, sans besoin de psychanalyse. Cette dernière commence donc quand la théorie du refoulement décrit l'effet dans la conscience de quelque chose que la conscience (morale) est intrinsèquement incapable de réfléchir et, chez Freud, ceci passe par la séparabilité de l'affect et de la représentation, et par la limitation des refoulements explicatifs aux refoulements exigés par le développement de la sexualité infantile. Si donc on n'a pas une théorie forte de la formation des symptômes névrotiques, ou des rêves, théorie qui n'est *en rien* un approfondissement autocritique de l'introspection sur la vie affective, on n'a pas accès à l'essence réelle du refoulement. Toutefois, en sens inverse, si ladite théorie scientifique du refoulement était incapable d'éclairer la dynamique morale contradictoire qui est déjà accessible à la conscience, et descriptible en langage ordinaire, en quoi consisterait sa pertinence ? Ce serait, pour ainsi dire, une façon bizarre de faire une théorie de la subjectivité et de la conscience, sauf que personne, concrètement installé dans ce foyer psychologique prétendument « expliqué » par la théorie, ne pourrait y dire je.

Parvenu en ce point, il faut maintenant marquer une césure dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Une chose est la théorie freudienne du refoulement, c'est-à-dire de la mise en place de la notion d'inconscient dynamique, lieu d'accueil du refoulé, théorie mise au point au fur et à mesure que Freud découvrait l'importance du transfert. Toute autre est une théorie du refoulement bâtie sur l'acquis, voire *a priori* du transfert comme cadre à la fois pratique et théorique de la psychanalyse, et sans qu'on ait plus du tout à se soucier de fonder l'idée d'inconscient – comme chez Melanie Klein. Une chose encore est une théorie du refoulement élaborée sur la base de l'idée qu'on ne cherche à repousser que des contenus sexuels. Une autre la théorie du refoulement qui inclut dès le départ la notion de pulsion de mort et la lutte structurante entre Éros et Thanatos, idée à laquelle Freud est parvenu sur le tard, et notamment parce que le projet initial de « rendre conscient l'inconscient » en « levant le refoulement » butait sur ceci qu'au lieu de se remémorer, comme il était attendu, les patients

répétaient. Je souligne cette césure, parce qu'il y a bien des théories du refoulement en psychanalyse, mais qu'un axe simple pour les ordonner divise à droite les conceptions *internalistes* du refoulement (c'est un processus appréhendé à partir de la nécessité vitale pour un organisme individuel de repousser la sollicitation pulsionnelle, qu'il ne peut pas fuir parce qu'il ne peut pas sortir de lui-même), et les conceptions *externalistes*.

Pour ces dernières, le point de départ *clinique* est identique : le refoulement, pour reprendre une vieille distinction scolastique, c'est la *ratio essendi* de la résistance (la raison qui la fait être), et la résistance, la *ratio cognoscendi* du refoulement (la raison par laquelle on le connaît). Car ce qui nous a donné accès, dans la pratique de la cure (pas dans la construction théorique de l'inconscient dynamique), à l'idée même de refoulement, c'est que lorsque le patient s'approche du noyau pathogène des symptômes, des « blancs » interrompent ses associations, il bute sur les lacunes de sa mémoire, tandis que de petits accidents entravent le déroulement de la cure « comme un fait exprès », etc. Mais la conséquence *métapsychologique* tirée de cette approche du refoulement *via* la résistance est tout à fait différente. Pour M. Klein, la résistance est d'abord la manifestation du « transfert négatif ». C'est donc seulement à la lumière de cette relation transférentielle particulière et de ce qu'elle réactualise projectivement qu'elle approche le refoulement. Autrement dit, c'est sous transfert que le refoulement s'avère et déploie ses effets de résistance, moyennant quoi il devient déchiffrable (à la condition, selon M. Klein, qu'on ait interprété le transfert négatif). Par contraste, la vision internaliste, celle de Freud et, de façon plus claire, d'Anna Freud, joue plutôt sur l'économie intrapsychique des forces, en soutenant le moi contre le ça – au point de juger qu'augmenter l'*insight* est la clé du succès thérapeutique. Peu importe que ces idées soient passées de mode. La posture internaliste est inextirpable, même à coup de haussements d'épaules, parce que l'internaliste répondra toujours à l'externaliste que ce qui *s'exprime* dans le transfert, c'est précisément l'intrapsychique (quoi d'autre ?).

Peut-être le déplacement vraiment kleinien est-il ailleurs, en fait. Notoirement, M. Klein dit très peu de choses du refoulement. (Quant à Bion, je ne sais même pas s'il en dit quelque chose de significatif.) C'est qu'elle est sensible à une ambiguïté essentielle chez Freud, qui obligerait, si l'on allait jusqu'au bout, à distinguer refoulement et refoulement *pathogénique* à proprement parler. Car le refoulement est évidemment la condition *sine qua non* du processus de civilisation, quand bien même les individus en paieraient sous forme de névrose la rançon. Les indications surabondent chez Freud qui font du refoulement réussi un succès du développement. Mais alors, est-ce le refoulement qui est pathogène, ou bien ce qui est pathogène dans le refoulement est-il ce qui justement empêche l'individu d'atteindre le niveau d'organisation psychique qui lui permettrait de réussir à refouler ? Même discrète, la prise de position de M. Klein sur ce point est sans équivoque. En amont du refoulement, il faut avant tout, selon elle, se soucier du clivage (*splitting*) du moi et surtout de ses formes désintégratrices. Ce qui rend le refoulement (pathogène) particulièrement rigide, autrement dit le retour du refoulé si violent et la censure si impitoyable, ce n'est pas en tant que tel le mécanisme du refoulement. Ce sont les stades antérieurs du développement et les modalités archaïques du clivage qui auront été plus ou moins bien surmontées avant que le refoulement, avec la maturation psychique et l'élaboration œdipienne ne prenne la relève de mécanismes de défense plus primitifs (comme l'identification projective)¹.

Cette vision a une application exemplaire. C'est la cure de certaines névroses obsessionnelles qualifiées de « très graves » – tellement graves, en fait, qu'on peut se demander avec d'excellents arguments si l'on a vraiment affaire à de la névrose, ou à la névrotisation plus ou moins trompeuse d'un processus mélancolique hypocondriaque. Freud lui-même s'en inquiétait : avant que le refoulement se mette en place, vu qu'il suppose un certain degré d'organisation du moi, on observe des processus pulsionnels plus sauvages : par exemple, la transformation de l'affect en son contraire ou le retournement sur la personne propre. Mais pourquoi pas, aussi bien, des clivages qui ont déjà une texture obsessionnelle, parce qu'ils « compartimentent » la vie psychique en segments qui ne communiquent plus, etc. ? Bref, la rigidité surmoïque si caractéristique de l'obsessionnel fait signe, par-delà la théorie freudienne standard du refoulement, vers l'infiltration par des processus défensifs dont

1 M. Klein, « Some theoretical conclusions regarding the emotional life of infant », 1952, *The Works of Melanie Klein* III, p.87.

l'affinité avec la psychose est nette. Comme on l'a souvent noté, ce qui inquiète le kleinien, ce n'est pas qu'on refoule des *contenus* affectifs ou représentatifs ; au fond, l'intégrité de l'appareil psychique n'est pas en cause. C'est qu'on expulse des *morceaux* de l'appareil psychique lui-même, et qu'une lecture superficielle, c'est-à-dire *transférentiellement* superficielle des événements en vient à confondre ce qui se passe alors avec une simple disjonction de l'affect et de la représentation, ou encore, à ignorer ce qui fait de cette disjonction quelque chose d'une telle violence symptomatique. On peut relire L'Homme aux rats sous cet angle, en tout cas ses moments les plus hallucinatoires, en le rapprochant plus de L'Homme aux loups, mais surtout, en en tirant des conséquences touchant la projectivité intense des névroses obsessionnelles « très graves ». Je n'en dirai pas plus. Je réserve à d'autres discussions cette hypothèse sur les névroses obsessionnelles « très graves », hypothèse d'inspiration kleinienne et bionienne selon laquelle le bon point de vue pour saisir le caractère pathogénique du refoulement, c'est celui de l'identification projective, autrement dit la prise en compte de dimensions plus psychotiques du transfert que dans la technique standard².

C'est là un premier déplacement.

Ce qui le motive, c'est bien sûr ma préférence pour une approche franchement externaliste du refoulement, articulée davantage à la prise en compte du transfert comme cadre d'intelligibilité de la psychanalyse et moins des hypothèses naturalistes sur la dynamique interne de la mise à l'écart des motions libidinales perturbantes. Mais c'est aussi une série de perplexités sur la construction du concept de refoulement par Freud, où ce que je crains n'est pas tellement la métaphore hydraulique et ses raffinements infinis, mais, plus trivialement, l'usine à gaz théorique qui aboutit, *in fine*, à rendre indécidables des éléments décisifs de son raisonnement.

Le refoulement, en effet, la pierre de touche de toute la métapsychologie freudienne. C'est le fameux « centre auquel se rattachent tous les pans de la doctrine psychanalytique »³. Mais c'est ce qui rend particulièrement excitante l'idée qu'en déstabilisant cette notion, on teste la véritable solidité de la psychanalyse, autrement dit sa capacité à se rétablir en se transformant – sur le modèle particulièrement fécond du geste kleinien.

Or, pour que la construction du refoulement tienne debout, il lui faut un point de départ, chez Freud. Il faut par conséquent un refoulement « originaire », autrement dit, *solidairement*, une distinction initiale entre le conscient et l'inconscient, *et* une situation où le déplaisir soit si fort qu'il faille d'urgence trouver un moyen de le tenir à l'écart du conscient – ou, en termes plus techniques, pour éviter la trivialisation moralisatrice du processus, que la « représentance psychique » de la pulsion indésirable soit au sens fort « refoulée », créant un point de « fixation » dans l'inconscient. Le « représentant » en question arrime la pulsion, et tout ce qui pourra à un titre ou un autre évoquer parmi les autres représentations psychiques ce représentant-là va, dans la spéculation freudienne, subir le même sort, se retrouver en quelque sorte aspiré dans la direction du refoulé originaire. Comme on voit, le refoulement d'originaire n'est en rien un fait clinique. C'est un postulat métathéorique, qui permet de mettre en ordre l'appareil psychique à l'intérieur duquel se produisent les refoulements « proprement dits », selon l'expression de Freud, autrement dit les refoulements « après-coup », qui ont, eux, une réalité clinique, par ceci qu'ils sont pris dans un double mouvement, rejetés par le conscient *et* attirés par le refoulé originaire. Quant à l'affect détaché, lequel trace sa route à part dans le dispositif, il en est curieusement moins question, alors qu'il ne fait aucun doute que la visée globale du dispositif est de prévenir l'irruption de l'angoisse, et qu'il devrait jouer un rôle bien supérieur à celui de la représentation dans le refoulement. Selon la formule consacrée, il est « réprimé », ou encore « inhibé relativement au but », sans qu'on arrive bien à comprendre quelle cause produit un pareil effet.

Cette attraction interne du refoulé est assurément un processus opaque. Il est difficile de se retenir de penser que Freud, dans ces pages célèbres, fait autre chose que de décrire les termes d'un problème comme si c'étaient ceux de sa solution. Par quel miracle le fruit d'une répulsion originaire acquière-t-il la force propre d'attirer quoi que ce soit ? On pourrait, à la rigueur, admettre que le refoulé

2 Pour donner une base concrète au débat, voir P.-H. Castel, *Le Cas Paramord. Obsession et contrainte psychique, aujourd'hui*. Ithaque, 2016.

3 S. Freud, « Sigmund Freud présenté par lui-même », *Œuvres complètes XVII*, p.77.

originnaire *vectorise* les futurs refoulements (ceux qu'on comprend bien, ceux d'un moi déjà constitué repoussant ce dont il ne veut rien savoir). Mais même cette vectorisation (en renonçant à la puissance d'attraction) n'est pas claire. En s'appuyant sur l'idée capitale que les refoulements ont lieu dans l'enfance et ont toujours trait à la sexualité infantile, on peut chercher à donner à l'Œdipe un statut central dans le refoulement originnaire. C'est la suggestion précieuse de Lacan que d'avoir fait coïncider théoriquement le refoulé originnaire avec l'indésirable absolu du meurtre du père et de l'inceste avec la mère – autrement dit, de lui avoir donné la forme d'un « signifié phallique » qui ne correspond paradoxalement avec *aucune* des zones érogènes traditionnellement attachées aux pulsions par Freud (pas même le pénis), mais qui indique plutôt l'horizon de jouissance absolutisée dans leur fonctionnement. Le représentant, ou le « signifiant phallique », de ce signifié-là, voilà ce qui subsiste alors, inaltérable dans l'inconscient, et *vectorise* bien en un sens sémantique toutes les autres chaînes significantes-représentatives. Nulle attraction causale, ici. Mais un rectificatif ingénieux à la construction de Freud, puisque les chaînes de représentations qui subissent le double mouvement de rejet et d'attraction, ce ne sont, en réalité, que les associations du patient *sur le divan*, avec les resurgissements de jouissance obscènes et angoissants qui s'y déclenchent. Les choses se passent ainsi plutôt dehors que dedans, ce qui permet d'avoir une idée de la différence pratique que l'on fait en adoptant cette vision des choses⁴.

De toute façon, la construction freudienne se heurte à une autre difficulté : l'arbitraire total de la prétendue dynamique du rejet et de l'attraction dans l'inconscient, autrement dit du jeu entre refoulement « proprement dit » et refoulement « originnaire ». En effet, le refoulement originnaire *n'attire pas tant que ça*, si tant est que le refoulé tend inexorablement, dit Freud, à revenir dans la conscience, déformé. Inversement, le refoulé *ne devrait pas tendre tant que ça* à repasser dans la conscience, si le refoulé originnaire l'attire toujours plus profond, comme le stipule la théorie. Allez savoir, du coup, pourquoi il y aurait où il n'y aurait pas refoulement. C'est déjà la conséquence du fait que sans retour du refoulé, on ne saurait rien du refoulement, lequel refoulement, idéalement, doit précisément empêcher le retour en question, et repose même sur le postulat d'un non-retour originnaire. En somme, on ne sait donc jamais, pour quelque représentation que ce soit, si sa position dans l'inconscient, son statut et la fonction qu'elle y occupe tient au refoulement originnaire ou au rejet par le moi. La raison est simple, et a été depuis longtemps identifiée par les contempteurs de la psychanalyse (au moins depuis Wittgenstein). Le dispositif allégué par Freud pour rendre compte du refoulement est entièrement calculé pour rendre compte de ce *seul* effet. C'est une autre manière de dire qu'il est *ad hoc*.

Dans tous les cas de figure, il paraît ardu de préserver le gain épistémique spécifique au concept freudien de refoulement, quand on le compare à son usage ordinaire, non-psychanalytique (« n'en rien vouloir savoir », etc.). Dans le meilleur des cas, on en a dramatisé l'aspect conflictuel, on a valorisé ses aspects infantiles et sexuels, mais on n'a pas découvert une base psychologique objective à ce qui serait, par contraste, un usage informel du « refoulement ».

On doit, à mon avis, aller plus loin encore, en soulignant que l'indécidabilité qui affecte les termes-clés du raisonnement de Freud rend compte de palinodies autrement inexplicables. Je n'en retiens qu'une. Jusque vers le milieu des années 1920, Freud réservait le terme de « refoulement » au refoulement de la représentation. Cela produit des énoncés déséquilibrés, dans la mesure où sa thèse constante est que l'enjeu dudit processus, c'est beaucoup moins la représentation que l'affect (il y a même dans *L'Interprétation du rêve* un passage isolé, mais prémonitoire des évolutions futures, où Freud déclare que « l'essence de ce que nous avons appelé le refoulement », ce n'est pas le rejet des représentations, mais « la transformation d'affect »⁵). Cet accent porté sur la représentation lui a paru intenable. Finalement, dans son essai sur le fétichisme, Freud renverse la table et propose de « réserver

4 Il y a un prix à payer pour cette lecture de la métapsychologie du refoulement. En effet, le poids qu'on est conduit à accorder à la signifiante ou à la représentante dans le refoulement de la jouissance pulsionnelle est tel, que c'est au fond quelque chose du langage qui serait *en soi* « castrateur ». Par un renversement frappant, le père de l'identification paternelle est donc plutôt une instance qui *limite* l'effet de castration induit par le pur « signifiant phallique ». Ce père « symbolique » *autorise* une certaine jouissance, limitée, mais réelle, aux enfants qui se réfèrent à lui *via* l'Œdipe. La différence avec l'esprit dans lequel Freud conçoit le père et la castration est éclatante.

5 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, 1900, *Œuvres complètes* IV, p.659.

l'expression "refoulement" à l'affect ». Pour la représentation, il suggère d'employer le terme de « déni »⁶. On pourra tant qu'on veut minorer l'importance de ce geste. Ce qui est sûr (du moins je ne connais pas de lecture qui le conteste), c'est que, du moins dans la *Métapsychologie*, le refoulement passe pour agir directement sur les représentations, et simplement indirectement sur la charge affective qu'elles véhiculent. Il y a donc une certaine légitimité à réserver « refoulement » à un processus décrit par ses effets directs. Hélas, c'est aussi ce qui pour reprendre mon image, transforme rapidement le dispositif freudien, de machinerie hydraulique à refouler des « fluides » psychiques en usine à gaz *ad hoc*. Car dans les mêmes pages où Freud offre ce *distinguo*, il « explique » le refoulement en postulant une architecture de l'appareil psychique de plus en plus contournée⁷. Le retour du refoulé à partir de l'inconscient, nous dit-il, se heurte à une première barrière, celle du préconscient. Il se produit alors un surinvestissement de certaines représentations, en particulier quand elles deviennent représentations de mots dans le préconscient. Mais si le refoulé est reconnu à ce niveau, il bute alors sur une seconde barrière, la censure entre le préconscient et le conscient. En somme, la première barrière arrête le refoulé inconscient (à moins, mais c'est indécidable, que les prétendues forces attractives du refoulé originaire les rattrapent à temps...), tandis que la seconde arrête les « rejets » déjà déformés, mais insuffisamment, de ce refoulé plus proche de l'« originaire ». Comme souvent, on a l'impression qu'une tentative de rester fidèle à la conflictualité de la névrose dégénère chez Freud en une présentation mécaniste qui finit par faire écran à l'expérience elle-même.

Aussi, je préfère passer outre à toutes ces réserves, et poser une question simple : disposons-nous d'un critère évident pour décréter, dans une pensée perturbante, ou dans un état émotif qui donne à penser, ce qui peut être univoquement attribuée à sa face représentative, et ce qui échoit au seul montant d'affect qui s'y attache ? Que le lecteur s'installe sur un canapé moelleux et tente de se figurer ce qu'on s'efforce de capter en postulant une pareille dissociation. Car il ne suffit pas de dire que la séparation de l'affect et de la représentation est intrinsèquement *non-conscientisable* ; il faut encore produire le minimum d'intuitions qui la rendent *conceptuellement* plausible. Or je doute que la doctrine freudienne du refoulement bénéficie de ce minimum intuitif.

On vrac, mes doutes. Si l'on veut rendre plausible l'idée qu'un affect puisse se détacher d'une représentation, fournir des cas d'incongruité manifeste (comme la phobie, l'obsession, ou certains phénomènes oniriques) ne suffit pas ; il faut aussi une idée de ce que serait la « bonne » connexion de l'affect et de la représentation. Mais si l'on peut être surpris de l'incongruité, on ne dispose certainement pas d'un critère clair de la réparation de cette incongruité. Pour prendre l'exemple d'une petite fille observée il y a longtemps, il ne faisait guère de doute que la phobie des ballons gonflables en caoutchouc (la terreur qu'ils « pètent ») qui l'éloignait des anniversaires de ses amies avait le plus étroit rapport avec une photographie « amusante » du ventre arrondi de sa mère enceinte, que le père avait posté sur la porte intérieure des toilettes, en découpant la partie enflée de l'abdomen du reste du corps – en sorte qu'assise sur la lunette des WC, la fillette en avait plein les yeux. Maintenant, dira-t-on dire qu'en rattachant l'angoisse phobique à la « théorie infantile » de cette petite fille (la fabrication des enfants par des voies anales), puis en allant du ballon au ventre maternel et au bébé qu'il contient, on résout une incongruité ? Quel est le critère pour décider qu'on aurait obtenu une connexion plus naturelle ou meilleure de la représentation et de l'affect ?

Poursuivons. À partir de quand et sur quelle base puis-je me dire que je conceptualise une représentation-sans-affect ou un affect-sans-représentation ? Il n'est pas insignifiant d'observer que simplement parler de représentation sans affect, c'est pour ainsi dire la même chose que parler de représentations *désaffectées*, et que ceci suscite paradoxalement de l'angoisse. Quoi qu'il en soit, une représentation sans affect a peu de plausibilité cognitive ou psychologique, parce qu'il faudrait détacher l'activité de représentation du flux d'activité et de passivité (donc d'émotions) dans lequel nous sommes pris. C'est donc par une opération d'abstraction, en détachant réflexivement la « face » représentative de la pensée perturbante de son autre « face » affectante, que nous arrivons à l'idée que Freud veut nous faire concevoir. Mais la conclusion à tirer est alors évidente : ce n'est pas une *réalité psychique*, même

6 S. Freud, « Fétichisme », 1927, *Œuvres complètes* XVIII, p.126-127.

7 S. Freud, *Métapsychologie*, 1915, *Œuvres complètes* XIII, p.219-225.

inconsciente, que la représentation-sans-affect. C'est l'image réifiée d'une opération d'abstraction sur les pensées. Quant au « quantum » ou au « montant » d'affect-sans-représentation, on sait (depuis Hegel et la notion moderne de qualité et de quantité) qu'il n'a pas de consistance conceptuelle sans la représentation concomitante d'un seuil, puis d'une mesure qui en stabilise les variations. Certes, seuils et mesures sont des représentations éminemment abstraites. Mais la nécessité d'y avoir recours n'est pas une contrainte psychologique (pour fixer une image mentale du quantum). C'est une contrainte *logique* pour caractériser ledit quantum ou montant, et pouvoir en inférer des conséquences ou lui attribuer des propriétés. On voit où je veux en venir. Le postulat de la séparabilité *théorique* de la représentation (ou aussi bien du signifiant « pur ») et de l'affect est très fragile.

On raconte que la main de Luther, quand il lui fallait écrire un sermon sur la dernière parole du Christ (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »), était prise d'un tremblement insurmontable. Je comprends cela. Car les auteurs que j'ai invoqués à la marge, M. Klein ou Bion, se sont prudemment gardés d'entrer dans le débat de fond sur le refoulement, c'est-à-dire sur ce qu'il implique pour la métapsychologie de Freud et, au premier chef, pour la séparabilité de l'affect et de la représentation. Quand Bion parle de « pensée », par exemple, quantité de gens s'imaginent que cette pensée est désaffectée, ou qu'il s'agit d'un intellectualisme philosophique, et que Bion ignore tout de l'affectivité sexuelle. Or pour Bion, quand une pensée est « désaffectée », c'est qu'elle a subi une attaque, attaque qui d'ailleurs porte sur ses liens plus que sur sa substance isolée. Il ne s'est jamais agi d'autre chose pour lui que d'émotions qui font penser et de pensées qui bouleversent. Quant à M. Klein, on a l'impression qu'elle ne s'occupe jamais de névrosés, mais de ce qu'il y a de psychotique dans leurs symptômes et qui rend le refoulement névrotique si pathogène. C'est en tout cas une question décisive que de savoir si l'on peut maintenir dans la théorie du refoulement l'affirmation fondamentale selon laquelle les refoulements sont infantiles et sexuels, en économisant la thèse de la séparabilité.

Je m'arrête donc là, car c'est tout autre chose qui commence ici. Toutefois, pour désamorcer une réticence, je précise que l'enquête qui s'ouvre à partir du point qu'on vient d'atteindre n'implique absolument pas de modification drastique de la pratique ou de la technique. Ce n'est pas « une autre théorie » psychanalytique que ces recherches aboutiraient à formuler, et qui se traduirait par des gestes inédits au sein des cures. C'est même l'inverse. En mettant en cause *un* des deux piliers sur lesquels repose la doctrine freudienne du refoulement (la séparabilité de l'affect et de la représentation, pas l'idée que les refoulements psychanalytiquement pertinents sont infantiles et sexuels), on chercherait à *mieux exprimer* (c'est-à-dire articuler et expliciter) ce que *font effectivement* les psychanalystes – et qui reste implicite. Une telle approche, réflexive et pragmatiste (au sens contemporain du terme), pouvait difficilement être celle de Freud en position d'instituteur de la psychanalyse. C'est parce que la pratique existe et que ses tenants et aboutissants sont sur la table qu'on peut revenir sur la notion de refoulement en psychanalyse, en respectant sa formule selon laquelle le refoulement n'est « rien d'autre que *l'expression théorique d'une expérience* »⁸. Mais c'est une tout autre imagination spéculative qu'il nous incombe de déployer.

D'une migraine l'autre, en somme.

8 S. Freud, « Sur l'histoire du mouvement psychanalytique », 1914, *Œuvres complètes* XII, p.258. Je souligne.